L'USINE
Ad. Guilmain, Chimiste
ARGENT Ire TITRE
Produits purs
pour
Point d'Argent & Galvano
et ses
Succursales

A L'HONNÊTE
Chez le plus malin
de
BARON DE FRANÇAILLES
JOYAUX
pour
FIANÇAILLES DE MARIAGES

Journal de Roubaix

Cinquante-septième année. — N° 154. ADMINISTRATION: 21, Grande-Rue, à Roubaix DIMANCHE 2 JUIN 1912.

ABONNEMENTS & ANNONCES
A. ROUBAIX..... Aux bureaux du Journal, Grande-Rue, 21.
A. TOURCOING..... Aux bureaux du Journal, rue Carnot, 33.
A. ROUBAIX..... Chez M. Henri Lavogez, rue de la Station.
A. TOURCOING..... Chez M. Verdière, rue Saint-Jacques, 7.
A. PARIS..... Dans les agences de publicité.
La vente à l'extérieur par les Bibliothèques des Gares et principaux Kiosques

LE NUMÉRO 5 Centimes

ÉDITION DU MATIN
TOUS LES JOURS SIX ou HUIT pages
BUREAUX & RÉDACTION
ROUBAIX, 71, Grande-Rue, Téléph. 554 et 1070
TOURCOING, 33, rue Carnot, Téléphone 1240
TOUS LES JOURS SIX ou HUIT pages

LE NUMÉRO 5 Centimes

TARIF D'ABONNEMENTS
Roubaix-Tourcoing, le Nord et les Départements { Trois mois... 5 francs; Six mois.... 9 —; Un an..... 18 —
Limitrophes { Un an..... 18 —
Les autres Départements et l'Étranger le port en sus.
AGENCE PARTICULIÈRE A PARIS, 26, RUE FEYDEAU

LA REINE DE HOLLANDE A PARIS

Nos pertes au Maroc. == Nouvelles victimes de l'aviation

CHRONIQUE

L'UNE D'ELLES

Le père d'Odette Faucigny vient de mourir complètement ruiné sans que les siens se soient douté de leur malheur :

L'enterrement avait été encore très bien, avec musique et tentures longues. Dans la huitaine seulement, le notaire de la famille était venu révéler toute la vérité à Mme Faucigny que cette nouvelle avait vieillie tout d'un coup. Deux heures plus tôt, cette petite femme, ronde et fraîche, avec des yeux ridés, pouvait passer pour agréable. Quand elle sentit que tout allait lui manquer, qu'elle devait quitter son appartement, ses meubles, ses relations, Paris sans doute, et surtout toutes ses habitudes pour vivre elle ne savait où ni comment, avec une fille de vingt ans, sans dot et sans avenir, elle subit dans tout son être un changement incroyable et elle devint une vieille femme parce que l'espérance lui manquait.

Elle était incapable de résolution, capable seulement d'inquiétude. Et sa plus vive préoccupation fut :

— Comment l'annoncerai-je à Odette? Comment supportera-t-elle ce coup-là?

Cette mince et élégante Odette Faucigny était, en effet, à cent lieues de se douter que c'était fini de l'héritage paternel et qu'il fallait pleurer deux chagrins à la fois. Jamais elle n'avait montré une volonté autrement façonnée que celle d'une foule de gentilles poupées, ses compagnes de la vie heureuse. Elle n'était pas précisément jolie. On lui reprochait d'avoir un peu trop le visage d'une Chinoise, mais d'une Chinoise très rose, très spirituelle et blonde. Au lieu du sourire unique répondant indifféremment à tous les appels du dehors, compliment, salut, regard en présentation, elle avait la gamme entière la plus complète, avec les hautes notes, les basses, les dièses et les bémols. Cela chantait. Cela disait tout, même les refus, même les petites tristesses fugitives qu'un mot méchant nous glisse au cœur. Et c'était une vraie jeune fille, comme il en existe encore beaucoup, je ne dis pas dans les livres, mais en France, une moderne, une vaillante et une tout honnête fille, à égale distance entre l'ingénue qui a trop l'air de ce qu'elle est, et l'autre qui a trop l'air de ce qu'elle n'est pas.

Qu'arriverait-il lorsqu'elle apprendrait qu'il ne restait pas vingt mille francs nets dans la main et ce n'était pas même le pain?

— A vingt ans! à vingt ans! se répétait Mme Faucigny, assise dans son petit salon jaune et entourée de ces objets qu'elle regardait avec deux sentiments contraires, l'humiliation de les perdre et le désir de les vendre très cher : la console et la pendule Louis XIV, le tableau attribué à Mignard, le paysage de Nicolas Poussin, et l'autre, représentant tous les animaux de la création rassemblés au milieu de tous les végétaux, celui qui couvrait un vernis blond, celui dont elle disait avec une assurance que ses amis apostillaient :

— Mon Breughel de Velours! Car, vous savez, c'est un Breughel de Velours.

Quand Odette entra, avec le sourire tendre qui signifiait :

— Je vous reste, moi, vous voyez, et je suis une raison d'être heureuse encore, Mme Faucigny l'attira près d'elle sur le canapé à deux et, très troublée, la voix changée, lui raconta des histoires lointaines, les premières pertes de M. Faucigny à la Bourse. Puis les dates se rapprochèrent. Odette ne comprit rien d'abord, puis elle soupçonna la vérité, puis elle la vit :

— Nous sommes ruinées?

La mère se tut, et l'enfant fut prise d'une crise de larmes si impétueuses, si vraies, que la mère comprit que sa douleur à elle-même n'était aiguë comme celle-là et qu'elle dit, tenant pressée contre son sein la petite tête échevelée d'où glissaient de grosses larmes un instant suspendues et brillantes sur la bordure de crêpe qui les buvait :

— Ne pleure pas comme ça, je t'en prie... tu me fais trop de mal...

Mais les mots n'avaient aucune puissance. Au bout d'une demi-heure, Odette releva la tête d'elle-même, passa une dernière fois la main sur ses yeux, considéra le jour de quatre heures et demie, si doré, qui luisait aux vitres de la fenêtre, et dit avec un soupir déjà sage :

— Vous comprenez bien que ce n'est pas l'argent que je regrette. Seulement, je vais être lâchée.

— Tu aimais quelqu'un?

Odette à son tour garda le silence, et la maman reprit, comme au théâtre, avec l'accent :

— Mais, mon enfant, s'il se retire pour une pareille raison, crois moi, il ne mérite pas...

— Oh! maman, ils étaient tous comme ça... Il faut bien le regretter quand même... un peu... le temps de se remettre de la nouvelle.. Mais, vous voyez, je me possède bien, à présent. Je suis capable de raisonner. Comment allons-nous gagner notre vie?

La mère se pencha vers la tête blonde redressée et, plissant les yeux malgré elle, allongeant les lèvres, elle murmura, tandis que les gros bouillons de crêpe égratignaient dans un mouvement tournant le satin du canapé :

— Qui est-ce? celui du Pôle-Nord?

Mais Odette, résolument, si résolument que sa mère en fut toute secouée d'étonnement :

— Plus tard, ma petite maman.. Ce n'est pas lui qui nous tirera d'affaire. Que faisons-nous?

Mme Faucigny soupira, en regardant le Breughel de Velours :

— Ma pauvre enfant, nous allons être obligées de vendre ces objets d'art devenus une folie pour nous; le portrait de Mignard, le *Paradis Perdu* de Breughel, dont on nous a offert des prix considérables, le Nicolas Poussin.

Le regard, en s'abaissant, rencontra la console et Mme Faucigny ajouta :

— Tout...

— Cinq cents francs les quatre pièces à l'Hôtel des ventes, répliqua Odette. Et après? Vous savez bien que le XVIIe siècle ne va pas en ce moment-ci.

La mère n'avait pas d'autre idée et n'avait pas vu au delà. Elle pressa ses deux mains l'une contre l'autre, dans un geste de compassion, pour signifier que ce serait alors la misère, la privation, et quelque chose de tout à fait lamentable et accablé.

— Mais non, dit Odette gentiment, en caressant les mains qui s'abandonnaient. J'ai souvent pensé à ce que je ferais, si j'étais ruinée.

— Toi?

— Oui, on ne voit pas ça partout, des gens qui s'effondrent. Ma décision est prise, à moins que vous ne vous y opposiez. D'abord, je ne permets pas que vous usiez vos yeux à coudre moyennant soixante-quinze centimes ou un franc par jour. C'est moi qui travaille.

Il y avait de l'admiration et de la soumission aussi, dans la manière dont Mme Faucigny lui répondit :

— Chère! chère Odette!

— Ensuite, malgré mes deux brevets, pas de place d'institutrice. Non, surtout, pas cela. C'est le vieux jeu, un marché de dupe où on vend son esprit, sa liberté, son éducation et quinze ans de travail pour un prix dérisoire qui ne fera jamais une dot et jamais une retraite de vieillesse. Et puis, il faudrait vous quitter, maman, et vous avez beau tourner la tête pour que je ne voie pas vos yeux, vous ne pourriez pas vous passer de moi? Qu'est-ce qui reste? Vous pensez bien que je n'ai pas la moindre idée littéraire. Nous n'avons aucun droit à un bureau de tabac. Alors, j'y suis très résolue : je me fais marchande.

— Odette!

— Parfaitement. Je suis adroite. J'ai du goût, pas assez pour être modiste ou couturière, mais suffisamment pour chiffonner de la toile fine, de la dentelle et du ruban. Je serai lingère. Avec ce que vous sauverez du naufrage, j'achèterai un petit magasin de blanc. Nous changerons de quartier. J'ai toujours aimé les choses blanches, si vous vous souvenez, les bonnets, les ruches, les vêtements de bébé. J'aurai des ouvrières que vous surveillerez. Moi, je dirigerai la maison et je vendrai. Oh! très bien, je vous en réponds, et même à mes amies, si elles viennent. Et dans dix ans, j'aurai trente ans, ma petite maman, mais je serai peut-être encore assez bien et je ne serai ni dépendante, ni compromise, ni ruinée comme aujourd'hui.

Elle avait, en parlant, un sourire de jeunesse fière qui disait : Ce ne sont pas des mots. Tout ce que je dis là, j'ai assez de courage pour l'entreprendre, assez de bonne chance pour y réussir.

Elle l'a fait. Mme Odette Fauciguy, qui a gardé sa mine de Chinoise rose, tout son esprit et presque tous ses sourires — les plus rieurs — a pris la suite d'un commerce de *Trousseaux et Layettes*. A cause de cela et de l'*english spoken* écrit au bas de la plaque de cuivre, ses voisins la croient Américaine. Elle n'a pas le temps de les détromper. Elle occupe dix ouvrières, qui l'aiment pour la jolie manière qu'elle a de leur dire : « Mademoiselle Madeleine, vous rêvez! » La maman ne fait rien du tout. Elle a conservé sa couturière et son Breughel de Velours. Son seul défaut est de citer trop facilement des noms de gens du monde quand elle reconduit les acheteurs. L'autre jour, elle a lancé un :

— Notre excellent ami, le lieutenant-colonel marquis de Barbizon

Odette n'a eu que le temps de jeter, à la volée, étourdiment :

— Un de nos bons clients...

Mais ce ne sont là que des misères. La vraie misère, la rude, celle qu'on met au singulier, n'existe plus. L'aisance grandit lentement. Et plus vite qu'elle, la foi en la vie est revenue, la joie aussi.

René BAZIN.

INFORMATIONS

Les opérations des Caisses d'épargne

Paris, 1er juin. — Voici le relevé des opérations des Caisses d'épargne ordinaires avec la Caisse des dépôts et consignations, du 21 au 31 mai :

Dépôts de fonds, 4.141.655 fr. 87; retraits de fonds, 4.929.753 fr. 76. Excédents de retraits, 781.097 fr. 89.

Excédent de dépôts, du 1er janvier au 31 mai 1912 : 8.928.070 fr. 51.

1.500 coopérateurs anglais visitent Paris

Paris, 1er juin. — Quinze cents membres de l'Union Coopérative des sociétés anglaises de Manchester sont arrivés à Paris, pour un voyage d'agrément plutôt que pour un voyage d'études.

Vengeance d'un terrassier congédié

Paris, 1er juin. — Un terrassier, nommé Baptiste Moreaux, avait été congédié par son chef de chantier, M. Emile Robert, pour propagande syndicaliste. Pour se venger, l'ouvrier porta deux coups de couteau à M. Robert, qui fut très légèrement atteint. A l'audience, Moreaux ayant proféré de nouvelles menaces, est condamné à trois ans de prison et cinq ans d'interdiction de séjour.

Un legs de 600.000 francs

Paris, 1er juin. — Le ministre de la guerre est autorisé à accepter un legs de 600.000 francs environ fait par Mlle Lanthier de Xaintrailles, et destiné à l'allocation de secours aux veuves de commandants et chefs d'escadron de gendarmerie.

Le Congrès de la Propriété bâtie

Nantes, 1er juin. — Le Congrès de la Propriété bâtie, qui se tient actuellement à Nantes, s'est occupé notamment des habitations à bon marché, du logement des familles nombreuses, de la restauration des demeures anciennes et leur transformation en maisons ouvrières, des frais d'expulsion, etc...

La révolte à Cuba

La Havane, 1er juin. — Un grave combat aurait eu lieu à Oriente. Plus de cent rebelles auraient été tués.

Le président Gomez a donné l'ordre de laisser débarquer les troupes américaines, qui assureront la sécurité de leurs nationaux.

Le plus jeune maire de France

Valence, 1er juin. — Le record de la précocité comme maire de France semble devoir être détenu par M. Alfred Chastan, maire de Vesc (Drôme). Né le 3 mai 1887, il avait donc, au moment de son élection, 25 ans et 2 jours.

Les souverains bulgares à Vienne

Vienne, 1er juin. — Le Roi, la Reine et les princes de Bulgarie, sont arrivés à trois heures de l'après-midi. Ils ont été reçus à la gare, par l'Empereur et l'archiduc Ferdinand.

La question crétoise

Athènes, 1er juin. — La force armée, a interdit aux députés crétois l'entrée de la Chambre. C'est en pleurant qu'officiers et soldats exécutaient leur consigne.

La Chambre a élu comme président M. Tsirimokos, ministériel, par 125 voix contre 148 votants, puis elle s'est prorogée jusqu'au 14 octobre.

LES QUOTIDIENNES

LEUR TESTAMENT

Le journal officiel du parti radical publie, en tête de ses colonnes, un article qui se termine par l'appel suivant :

« Il est étrange que le parti socialiste, qui veut organiser la propriété collective, ne s'aperçoive pas qu'il y a là une propriété commune toute formée, sans aucune difficulté d'indemnité ou de non-indemnité d'expropriation. Comme préparation à la République sociale, on pourrait commencer, en tout cas, à organiser l'usage commun, simultané, des édifices d'éducation sociale et sentimentale que sont les églises de France. Ne serait-ce pas un merveilleux spectacle de fraternité pratique de montrer tour à tour, dans ces vastes édifices communs, la parole édifiante des diverses morales, s'élevant pour magnifier les plus hautes conceptions de la vertu humaine? C'est en organisant ainsi devant les familles la « concurrence morale » des diverses prédications que l'on sollicitera la réflexion des consciences; une active impulsion de la vie intérieure. Les catholiques se prétendent d'excellents apôtres de bonne volonté humaine, mais ils gardent avec égoïsme l'usage d'édifices qui appartiennent cependant à tous. Ils s'en servent pour la propagande électorale. Ils en font des officines de parti. Il est temps que le parti républicain complète la loi de séparation par une loi réglant la mise à la disposition de toutes les prédications morales des édifices qui sont la propriété commune du peuple. »

Vous venez de lire les dernières volontés des moribonds politiques que sont les radicaux.

Avant de mourir, ces messieurs de la rue de Valois ont voulu laisser à ceux qui, sous un autre vocable, se feront les continuateurs de leur politique et recueilleront leur héritage parlementaire, une sorte de testament anticlérical. Ils suggèrent à tous les sectaires, bourgeois et socialistes, l'idée de commencer une campagne pour enlever aux catholiques la jouissance des églises, ou, ce qui est la même chose, pour mettre ces édifices à la disposition de tous les cultes.

Et pour donner à leur projet plus de corps, pour lui attirer des sympathies variées, les radicaux n'hésitent pas à s'adresser aux passions révolutionnaires les plus basses. Ils montrent aux collectivistes la porte des temples, et ils leur disent : Enfoncez-moi ça! Cette propriété commune vous appartient. Prenez là! Voilà une bonne préparation à la République sociale!

Eh! oui, je crois aussi que cette utilisation nouvelle des églises catholiques serait une excellente étape sur le chemin de la révolution. Quand on aura volé les églises aux catholiques, il deviendra vraiment plus facile de s'emparer des mines, des usines et des fortunes privées. C'est le premier pas qui coûte. Et à ceux qui s'étonneraient de voir les radicaux aider les socialistes à le franchir, il suffira de rappeler que l'arbitraire, la spoliation, l'injustice sont de tradition chez les Jacobins.

Malgré l'appel du Comité exécutif, nos églises ne courent pas, je crois, actuellement grand danger. Les républicains animés d'un sincère libéralisme, refuseront d'exécuter ces « dernières volontés », comme ils ont refusé de suivre nos prétendus défenseurs de l'école laïque à l'assaut de l'enseignement libre. A la table où l'on mange du curé, le vide se fait peu à peu et les blocards seront bientôt seuls...

Maurice Aubert.

CHOSES & AUTRES

— Entre partisans et adversaires de la vivisection, c'est une lutte sans merci.

— Une guerre au couteau.

— Les élèves du Conservatoire viennent de remettre le cahier de leurs revendications à M. Georges Berry.

— Ce doit être un cahier de notes.

***

On parle des aviateurs.

— Le métier est bon, dit quelqu'un; en dehors des avantages pécuniaires que l'on en retire, on est adulé, choyé et fêté partout.

— Peuh! cela laisse le véritable aviateur indifférent.

— Comment cela?

— Dame, il est habitué à être porté aux nues!

Les préjugés sont les moissonneurs de l'esprit: on ne les trouve que là où la lumière n'entre pas.

FONTENAGRIVES.

LA GUERRE ITALO-TURQUE

L'ACTION NAVALE ITALIENNE

Smyrne, 1er juin. — Deux torpilleurs italiens ont longuement canonné, puis capturés, quatre navires marchands, dans le port de Plaka, île de Samos.

EN TRIPOLITAINE

Tripoli, 1er juin. — Au cours d'une attaque à Buchermez, les Italiens ont eu deux morts et treize blessés.

Constantinople, 1er juin. — D'après des nouvelles reçues au ministère de la guerre, les Italiens auraient eu soixante-dix morts dans la dernière attaque de Tobrouk.

UNE INTERPELLATION A LA CHAMBRE ITALIENNE

Rome, 1er juin. — Quoique M. Giolitti ait précédemment déclaré qu'il ne répondrait jamais aux questions concernant la guerre, le député Barzilaï a interrogé le ministre des affaires étrangères sur l'attitude du consul allemand à Smyrne, envers les expulsés italiens de Turquie.

Chronique Féminine

LA FEMME & LA POLITIQUE

A Madame « Pervenche »,

J'ai lu avec grand intérêt, Madame, votre chronique féminine de la semaine dernière.

A propos du suffrage universel, j'ai souvent pensé que la femme veuve et tutrice de mineurs, devrait pouvoir remplacer, un jour d'élections, l'époux, le père de famille qui n'est plus.

C'est, il me semble, la première revendication que nous devrions formuler. Est-ce qu'une famille sans chef n'est pas aussi intéressante qu'un chef sans famille? N'a-t-elle pas autant, sinon plus, de raisons de participer à la formation des lois? N'a-t-elle pas autant d'intérêts à soutenir dans la société? Est-ce que le vote de la veuve, mère de famille, n'aurait pas autant de valeur que le vote d'un célibataire?

Et pourtant le suffrage soi-disant universel ne favorise que l'homme seul, ne l'appelons donc pas « universel » appelons-le suffrage masculin, ce sera plus exact...

Il y a une foule de réformes sociales qui s'imposent, beaucoup de questions, soit directement, soit indirectement, se rattachent à la femme, à la famille; il serait donc bien naturel que nous cherchions à participer à la législation. Nous ne sommes pas électrices, c'est vrai, peu importe pour le moment, car nous le deviendrons si nous le voulons, le proverbe l'a dit. Mais en attendant, il ne nous est pas défendu de discuter les lois en préparation.

Or, isolément, nous n'arriverons jamais à aucun résultat.

Si nous voulons faire œuvre utile dans la société, il est nécessaire de nous organiser.

Que quelques-unes d'entre nous prennent donc la direction d'un mouvement social féminin. La création d'un journal, organe spécial, serait le levier; puis, la formation de groupes locaux, les réunions à dates régulières, dans lesquelles on s'occuperait des grands principes sociaux, entretiendraient la vie de cette vaste association. Dans ces réunions, on pourrait s'entretenir des questions d'actualité, y parler religion, morale, philosophie, lois naturelles, lois humaines, et l'école, l'éducation des enfants, la protection de la femme, l'amélioration du sort de nos petites ouvrières des villes, les industries propres aux différentes provinces et que les jeunes filles devraient connaître afin d'empêcher leur émigration vers la grande ville, etc...

Ah! quel vaste champ d'action sociale nous pouvons créer en marge de la législation actuelle, et quelle meilleure préparation pour l'avenir.

Sachons pour cela nous organiser, mais ne formons jamais de partis politiques, ce sont eux qui divisent et épuisent notre cher pays.

Unissons-nous sagement, dans un but commun de justice et pour l'amour de la famille et de la Patrie.

***

RÉPONSE

Certains prétendent que la femme, toute de sensibilité, ne pourrait affronter les luttes politiques sans perdre sa dignité, sa grâce et sa force; que le vote, tel qu'il fonctionne dans notre pays, est un mal foncier qui fait que l'électeur est toujours pire que l'homme, et que la femme doit à son éloignement de la lutte d'avoir conservé ses vertus naturelles. Pour elle comme pour l'homme, les intérêts particuliers et les calculs personnels l'emporteraient trop souvent sur les convictions et les principes et l'arme politique pourrait devenir un mauvais lieu et un coupe-gorge.

Cette objection est plus juste que celle qui consiste à dire que dispensée du service militaire, la femme n'a pas le droit de voter; comme si l'impôt du sang qu'exige la Patrie pouvait se comparer à cet autre impôt qu'exige la maternité.

Qu'on ne prétexte pas non plus son infériorité dans les questions politiques et sociales. Sous le rapport de l'instruction, nos jeunes filles ne sont pas notablement inférieures aux jeunes gens. Les œuvres d'idées, les cercles d'études qui se multiplient, donnent à la femme une solide armure intellectuelle.

Il faut donc le confesser : les temps sont passés où la femme devait rester confinée dans l'étroit domaine du foyer. L'esprit d'évolution qui transforme toute chose lui prépare dans l'avenir des destinées qui ne sont pas incompatibles avec les aspirations de son âme. Il est sûr que tout en raccommodant ses bas ou en soignant son pot-au-feu, elle peut réfléchir aux affaires du dehors, surtout quand il s'agit de ses intérêts et de ceux de ses enfants.

Et nous irons plus loin; nous dirons que c'est pour la femme un devoir que de s'instruire de la politique puisque les lois édictées auront souvent sur elle un si douloureux retentissement. Mais elle ne s'est pas contentée de s'intéresser aux affaires du pays, elle s'est permis de réclamer certains droits qu'il n'est plus guère possible de lui refuser et que du reste on lui accorde bien lentement. Elle n'entend pas pour cela abdiquer aucun de ses devoirs, au contraire; ce que nous voyons tous les jours nous démontre qu'elle sait s'en imposer de nouveaux.

En poursuivant son idéal, la femme continuera cette noble tâche qui consiste à prouver son attachement au pays en forgeant à ses fils des consciences d'électeurs et même de députés.

Le rôle actuel de la femme catholique instruite et consciente de ses responsabilités, c'est d'exercer, dans les milieux populaires, parmi ses amis, cette influence douce, qui fortifie les volontés et façonne les âmes.

Qu'elle se persuade, comme l'a dit Etienne Lamy, que ce n'est pas assez de former et de déformer les modes, quand on a mission pour former et réformer les mœurs.

Et c'est ainsi que, tout en travaillant lentement, sagement, à l'évolution rêvée, elle accomplira, en attendant son bulletin de vote, cette œuvre profonde et durable de pacification et de fraternité qui libérera la France de ses misères et de ses lâchetés.

PERVENCHE.

(Reproduction interdite).

CONSEIL DES MINISTRES

Paris, 1er juin. — Les ministres et sous secrétaires d'Etat se sont réunis, ce matin à l'Elysée, sous la présidence de M. Fallières.

Le Président du Conseil a entretenu ses collègues de la situation militaire au Maroc. Le reste de la séance a été consacré à l'expédition des affaires courantes.

UN VOYAGE ROYAL

La Reine de Hollande à Paris

Le départ d'Amsterdam. - A la gare de Vise. - Le passage à la frontière française. - L'arrivée à Paris A la gare de Boulogne. - La réception. - Le cortège Au Ministère des Affaires étrangères. - Les appartements royaux. - Réception du corps diplomatique

Paris reçoit la reine Wilhelmine et le prince consort. Cette visite est la contre-partie amicale de celle que fit en Hollande, l'année dernière, le Président de la République.

C'était, l'on s'en souvient, le lendemain même du jour où la France apprenait avec stupeur que l'Allemagne avait envoyé une canonnière à Agadir. Le Président quitta Paris emportant vers les Pays-Bas les préoccupations les plus graves.

La plus charmante des réceptions l'attendait dans le pays de la Fleur merveilleuse. Il sembla que l'on voulût, partout, le long des canaux tranquilles, dans les vieilles cités hollandaises, s'employer à adoucir par les procédés les plus cordiaux, l'amertume de l'heure présente.

La reine Wilhelmine, simplement, sut donner à la réception du représentant de la France, un air presque familial. Et l'on ressentit, au milieu des fêtes, qui furent belles et chaleureuses, de la part de la population, une sympathie réelle et comme une gaieté fraternelle.

C'est le même sentiment d'intimité qui accueille à Paris, les souverains des Pays-Bas. Ils y sont reçus avec d'autant plus d'enthousiasme que la France et la Hollande vivent en bons amis, qui s'estiment réciproquement et qui n'ont aucun sujet de controverse. Les relations qui unissent les deux pays n'ont à craindre aucun froissement d'intérêts. Ils suivent tous les deux leur chemin dans le monde sans que leurs pas se rencontrent, et c'est ce qui leur permet de nourrir l'un pour l'autre les sentiments de la plus franche amitié.

LE DÉPART D'AMSTERDAM

Amsterdam, 1er juin. — La Reine Wilhelmine de Hollande et son époux, le prince des Pays-Bas, sont partis ce matin à huit heures du château de Loo, pour se rendre en France.

LE PASSAGE EN BELGIQUE

Liége, 1er juin. — La reine de Hollande, se rendant à Paris, a traversé aujourd'hui le pays de Liége. A son arrivée à Vise, à 9 heures 40, sa Majesté a été saluée, au nom du roi Albert, par le lieutenant général Humberger, commandant circonscriptionnaire, et M. Delvaux, gouverneur de la Province.

Après un arrêt de 4 minutes, la Reine a quitté la gare de Vise et est arrivée à 10 heures à Liége; 6 minutes plus tard, le train se mettait en route pour la France.

L'arrivée à la frontière française

Feignies, 1er juin. — M. De Fouquières, sous-chef du protocole, qui avait quitté Paris, ce matin, dès la première heure, en compagnie du chevalier de Stuers, ministre des Pays-Bas à Paris, est arrivé, à Feignies, à 10 heures.

A l'arrivée du train royal à Feignies, le ministre des Pays-Bas et le sous-chef du protocole se sont, de suite, rendus à la voiture-salon où se tenaient la reine et le prince consort et ont présenté aux souverains les personnalités attachées à leur personne : M. Bizouard, sous-chef du cabinet du ministre des affaires étrangères, président du conseil; le vice-amiral de Fauque de Jonquières; le général de brigade de Chabaut; le capitaine de frégate de Faramonde; le lieutenant-colonel d'infanterie Boulengé et le capitaine d'infanterie Génie, attaché militaire à la légation de la République française à La Haye. Le préfet du Nord et le sous-préfet d'Avesnes, et le général gouverneur de Maubeuge qui assistaient également à l'arrivée des souverains leur ont exprimé leurs respectueux hommages. Pour chacun la Reine a eu un mot gracieux.

Parmi les personnages qui accompagnent la Reine, il faut citer la baronne douairière de Hardenbroek des Heeraarstberg et Bergambacht, grande maîtresse de la Cour, veuve du grand chambellan, et née comtesse de Limburgstirum. Elle est la belle-sœur du frère du chevalier de Stuers, le distingué ministre des Pays-Bas à Paris; elle a un fils, officier allemand, qui a été attaché à l'ambassade d'Allemagne à Washington.

Le colonel comte Schimmelpenninck, second aide de camp de la reine, avait été attaché à la personne de M. Fallières, lors de son voyage en Hollande. Le lieutenant général comte du Monceau, grand officier de la Maison royale, aide de camp général en chef de la mission militaire, est déjà venu à Paris, lorsque la reine régente et la jeune reine rendirent visite au président Félix Faure. Il a épousé une Française, la vicomtesse de Forestier, et est octogénaire.

Le grand maître de la cour, baron Sirtema de Grovestins, qui jouit auprès de la reine d'une influence prépondérante, est un ami sincère de la France où il a d'ailleurs des parents en Bourgogne. Son neveu est attaché à la légation des Pays-Bas à Paris.

Parmi les demoiselles d'honneur, celles qui accompagneront la reine sont la baronne Vanburmania Rengers, fille du général néerlandais qui a assisté aux grandes manœuvres françaises, et cousine de notre compatriote le général Devillestreux, et Mlle G.-S. Six, récemment nommée, apparentée à la famille Six, propriétaire du célèbre musée.

LA REINE DE HOLLANDE